

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois 6 f. » c.
Trois mois 5 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

Lyon, le 14 avril 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

M. ROGER.

Voici venir le vrai printemps, non pas celui du calendrier, mais celui

. . . . Qui dans les branches
Fait vibrer des sons inconnus,
Et couvre les seins demi-nus
De robes blanches.

Avril est sur son déclin, et tandis que les bosquets déserts se peuplent de feuilles, de fleurs et de chansons ailées, d'autres oiseaux chanteurs s'échappent de cette prison dorée qui s'appelle l'Académie impériale de musique, et viennent s'abattre sur notre scène. — Tamberlick, ou monseigneur *l'Ut-Dièze*, comme le nomme un critique du grand format, nous est promis, et mardi nous avons entendu M. Roger. — Grande joie pour les amateurs de l'opéra, mais surtout pour ceux qui trouvent bon qu'un chanteur soit doublé d'un comédien !

Personne n'ignore le funeste accident qui, l'an

dernier, atteignit M. Roger. Après avoir, pendant quelque temps, craint pour l'existence de l'illustre artiste, rassuré sur ce point, on se prit à déplorer la nécessité où serait M. Roger de s'éloigner du théâtre. Heureusement le dix-neuvième siècle est en tout le siècle des prodiges. Nos mécaniciens jonglent avec l'impossible, et rivaliser avec la nature ne fut qu'un jeu pour leur science. Un bras artificiel vint remplacer celui que M. Roger avait perdu, et quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis le fatal événement, lorsque M. Roger, reposé par ce long silence, la voix plus vibrante et plus passionnée, que jamais, reparut à l'Opéra. Aussi, il faut bien le dire, plus d'un spectateur, dans cette foule immense accourue au Grand-Théâtre mardi et jeudi dernier, y avait-il été attiré par le désir de voir si les chroniqueurs parisiens n'avaient pas, à ce sujet, surfait un peu la vérité. Ils peuvent maintenant dire comme Orgon :

J'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Aucune attente, au surplus, n'a été trompée, Les représentations de *Lucie* et de *la Favorite* ont été deux magnifiques triomphes. La voix de

M. Roger, plus sympathique que forte, plus passionnée qu'énergique, convient admirablement à la musique de ces deux opéras. Son organe n'a pas le retentissant éclat du *sax-tromba*, sa vibration en est douce, mélodique, humaine pour ainsi dire ; ce n'est pas un de ces ténors qui cultivent le tour de force, et sur la corde raide du chant exécutent les gammes les plus impossibles, envoient leurs notes escalader les frises du cintre. Mais qu'en résulte-t-il souvent ? c'est qu'après quelques années d'efforts aussi périlleux, ceux dont la voix n'est pas construite d'un acier solidement trempé, passent et s'éteignent comme de fugitifs météores.

M. Roger est de plus un excellent comédien, non pas dans la vulgaire acception de ce mot qu'on applique facilement à un chanteur pour peu qu'il sache convenablement marcher ou gesticuler, c'est un comédien comme on n'en voit guères qu'aux Français.

Le succès de M. Roger a donc été grand et très-légitime. Quant aux artistes qui le secondaient, on eut dit que surrexcités par sa présence, ils voulaient faire plus qu'ils n'avaient jamais fait. Vains

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

Sublime Mnémosyne, viens à mon aide pour écrire la biographie d'un artiste qui fut l'émule de MM. Riquier aîné, Saint-Elme et Masson, trois comédiens du Grand-Théâtre dont on n'a pas encore perdu le souvenir !

Déesse de la mémoire, je t'invoque aujourd'hui pour que tu me rappelles tout ce qu'a fait pour moi cet excellent artiste qui, pour mon instruction a fait ce que l'abbé de l'Épée fit pour les sourds-muets. Il m'a sorti des ténèbres où je suis resté plongé jusqu'à l'âge de douze ans. C'est lui qui m'a appris à lire.

O Etienne Parent ! si, comme je n'en doute nullement, Dieu t'a placé dans le séjour des hommes justes, jette un regard de bonté sur celui qui n'a cessé de te vénérer, de t'estimer, de t'aimer ; tant que mon cœur battra, je répéterai : O mon bon Parent, comme je vous ai aimé et comme je vous aime encore !

Etienne Parent naquit à Paris, dans la belle capitale du monde civilisé, comme disent les littérateurs, qui ne parlent pas des villes de province qui, pourtant selon moi, sont plus civilisées que la belle Lutèce.

Parent fit des études, mais peut-être pas aussi complètes qu'on les fait aujourd'hui. En 1798, à l'âge de dix-sept ans, selon ses propres paroles, il fut placé chez le célèbre Tallien, l'un des cinq directeurs de la France pour y apprendre l'art culinaire sous un chef de cuisine qui ne le cédait en rien au grand Vatel.

Dans un dîner d'apparat donné à M. de Cambacérès, qui, plus tard, fut archi-chancelier du premier empire, Parent fut complimenté pour plusieurs mets de son invention que les Lueulus

français de cette époque ne connaissaient pas encore.

Parent fut demandé comme chef de cuisine chez M. de Cambacérès. Malgré son regret, M. Tallien se fit un plaisir de le céder. Quoique bien jeune, M. Parent devint donc un personnage éminent pour les gastronomes du jour. Plus tard sa réputation augmenta, il entra comme chef officier de bouche chez le premier Consul sur la demande qu'en avait faite le héros de l'Italie et de l'Égypte.

Bonaparte partit pour visiter les côtes du Nord, afin d'y prendre les mesures nécessaires contre le débarquement des ennemis de la France ; il emmena avec lui tous ses serviteurs.

Arrivé à Calais, Parent eut une idée qui lui fut bien funeste, il voulut voir Londres et demanda une permission de quinze jours qui lui fut accordée, mais il ne fut pas plutôt en Angleterre que la paix signée à Amiens fut rompue, à cause du dixième article, que le cabinet de Saint-James refusa d'effectuer en évacuant l'île de Malte. La guerre recommença donc entre la

efforts, n'en déplaie à M^{me} Rey-Balla et M^{lle} de Maësen, elles n'ont pu se surpasser, et nous les avons vues, comme toujours, assez près de la perfection pour désespérer toute rivalité, assez loin cependant pour conserver encore quelque chose de la faiblesse humaine.

Les autres jours de la semaine ont été consacrés à l'opéra-comique, où M^{mes} Van-den-Heuvel, de Maësen et Willème, et MM. Achard, Vigourel et Julien ont fait, dans *les Diamants de la Couronne*, *Zampa* et *les Dragons de Villars*, leur moisson habituelle de bravos.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. PRADEAU.

Il est des artistes qui s'emparent vite de l'opinion publique; des renommées qui s'imposent rapidement; M. Pradeau en est la preuve. Le public des Célestins l'a accueilli comme une vieille connaissance. Après avoir conquis sa réputation aux *Bouffes Parisiens*, M. Pradeau a émigré au *Palais-Royal*, et par son comique de bon aloi, y a fait oublier les pertes récentes qui avaient mis ce théâtre en deuil.

Les deux Aveugles, *la Rose de Saint-Flour*, *Bruno le Fileur* ont permis à M. Pradeau de montrer toute la rondeur et toute la finesse de son jeu correct et sobre, ne cherchant pas l'effet à l'aide de ces moyens vulgaires qui peuvent contenter les masses mais ne satisfont pas les gens de goût. Espérons que M. Pradeau nous consacrerà de nombreuses soirées, et qu'en le quittant ce n'est pas adieu, mais au revoir que nous pourrons lui dire!

Et maintenant Coton nous réclame. *Paulo minora canamus.*

France et l'Angleterre.

Parent, qui était dans la capitale des Îles Britanniques, fut déclaré prisonnier; il eut beau faire valoir ses droits, ses réclamations furent inutiles.

Connaissant son talent de cuisinier, un riche lord le prit à son service, il eut la conduite de sa maison. Le lord répondit de sa personne à l'inspecteur chargé de veiller sur tous les Français prisonniers comme Parent.

Parent prit son malheur en patience, il regrettait bien sincèrement son beau pays et la position agréable et avantageuse qu'il s'était faite dans la maison du héros de la France. Il se reprochait sa curiosité, mais il n'était plus temps. Oh que de fois il a regretté son premier métier, et cela devant moi, devant M. Arban père et un grand nombre de Lyonnais auxquels il l'a raconté! mais on a une étoile et il faut la suivre.

Le lord qu'il servait était très-content de lui et le payait grassement.

Notre exilé par force n'était pas très-fâché

COTON FOR EVER!

Samedi 7 avril avait lieu la représentation annuelle au bénéfice de Jérôme Coton, artiste né Lyonnais tout comme le gras-double indigène ou l'Entr'acte, ce journal de tant d'esprit. Nous ne croyons pas pouvoir faire plus de plaisir à nos lecteurs qu'en leur donnant le détail de cette journée mémorable.

A dix heures du matin, la cohorte sacrée des admirateurs de Jérôme Coton s'est réunie, et musique en tête, portant sur un pavois les bustes de Ducange et de Pixérécourt, s'est rendue à la demeure de leur glorieux interprète.

Des sergents de ville maintenaient la foule à une distance respectueuse. — Une cantate a été chantée, et le refrain a été repris en chœur par 157,022 voix enthousiastes.

Jérôme Coton a paru à son balcon et a salué les assistants en se mettant la main sur le cœur.

A midi, Jérôme Coton a passé en revue les héroïques artistes qui venaient s'associer à son sort, et d'une voix brève, émue, il leur a dit :

— Amis, je suis *Montoni*, suivez mon feutre noir, vous le verrez toujours dans le sentier de la gloire!

L'histoire se tait sur ce qui se passa depuis ce moment jusqu'à sept heures.

Après une attente trop longue pour toutes ces curiosités impatientes, le rideau se lève et bientôt Jérôme Coton paraît. C'est bien lui, toujours lui, on crie *bravo Coton!* on trépigne, les interpellations se croisent, l'enthousiasme devient du délire et modestes comme ils le sont tous ces grands génies, ces puissants artistes dont un mot, un geste suffit pour électriser tout un public, Coton

d'être à Londres; il avait fait connaissance d'une lady, la nièce de la femme de son maître. L'amour, disait-il, fait passer le temps; il avait vingt ans. Mais malheureusement on s'aperçut de son intrigue, et il fut mis à la porte et recommandé sévèrement à l'inspecteur qui le veilla plus que jamais.

Un jour, se promenant sur les bords de la Tamise, il vit à l'entrée d'un pont une affiche rédigée moitié en français, moitié en anglais. C'était l'annonce d'une troupe de comédiens, sous la direction de M. Volange père, qui donnait des représentations avec sa famille. Quelques prisonniers français complétaient la troupe.

La famille Volange était connue à Paris, à Lyon et dans presque toutes les grandes villes de France, où le père créa tous les Jeannot, pièces grivoises qui firent courir tout Lyon en 1808 et 1809, notamment *Jeannot*, où les battus paient l'amende.

J. COTON.

(La suite au prochain numéro.)

salue à droite, salue à gauche, salue au milieu, et d'une voix brisée par l'émotion, commence à débiter cette magnifique prose de *Montoni et Orsino*, qui a fait jadis les délices de la Comédie-Française et autres villes de France.

VALEUR

Renonçons à décrire les incidents de cette splendide représentation, et qu'il nous soit permis de détacher seulement quelques vers d'une ode contenue dans le bouquet qu'une marquise a jeté aux pieds de Jérôme Coton.

Salut, trois fois salut! Jérôme trop sublime,

Tu reviens parmi nous et mon vers que je lime

Ne peut escalader l'Ossa de tes splendeurs!

Toi seul es grand, Talma ne fut que ton prophète

Et ton geste ample et sûr, ta diction parfaite

Redoublent nos saintes ardeurs.

Quand un folliculaire en sa prose morbide

Osa jadis heurter le piédestal solide

D'où rayonne ta gloire, illustre baladin!

Semblable à ce soleil qui calcine la rive

Du vieux Nil, ton renom que chaque jour avive

Triompha de son fier dédain.

Tous ces *Plantagenet*, ô mordante ironie!

Zoïles impuissants bavant sur ton génie

Ne terniront jamais l'éclat de ton drapeau.

Coton! poursuis ta course, et lorsque cette année

Dans l'abîme des temps rejoindra son aînée

Nous t'acclamerons à nouveau.

A lundi prochain le compte-rendu de *la Sonnette du Diable*, jouée hier au bénéfice de M^{me} Michon.

MAXIME.

Jérôme Coton nous prie d'être ses interprètes pour remercier le public lyonnais de l'empressement qu'il a mis à se rendre à la représentation, donnée à son bénéfice. S'il n'a pas prononcé de discours nous pouvons assurer nos lecteurs qu'il n'en garde pas moins un touchant souvenir de leur bienveillante sympathie.

Jérôme Coton remercie également M. Alexandre Guichard, directeur des *Bouffes Lyonnais*, qui a mis à sa disposition tout son personnel.

LE Puits du Diable.

(Suite.) — Voir le dernier numéro.

L'ancien avoué fit signe à la domestique de s'éloigner, et il ferma les portes et les fenêtres.

Il avait la mine décomposée, l'air préoccupé, le regard soucieux; mais il cherchait à faire prédominer la solennité et la menace sur sa figure.

— Vrai! il y aurait conscience de montrer des scrupules pour ce gros homme. Il n'y a toujours pas grand inconvénient de s'amuser, se dit l'inconnu.

— Monsieur, dit solennellement M. Vanneau, en avançant brusquement en face de celui-ci, je ne sais pas comment qualifier l'action que vous avez commise...

— En venant ici, et en présentant mes respects à madame Forestier? Partout, monsieur, un salut est une politesse, répliqua avec sang-froid l'auteur du scandale.

— Je ne suis pas venu pour plaisanter, monsieur, mais pour savoir en quelle qualité vous vous présentez, répondit M. Vanneau interdit en face de cette assurance. J'entends les domestiques, d'anciens amis de la veuve, de ma future, répétant: « M. Forestier est là. Avez-vous vu M. Forestier? » Vous comprenez que la plaisanterie est trop violente. Votre nom, s'il vous plaît, que tout cela finisse!

— Avez-vous besoin que je vous le dise, puisque tout le monde s'écrie: M. Forestier!!

— Trêve de facéties. Vous avez vu dans quel état se trouve ma future..... qui devrait être ma femme en ce moment.

— Eh bien?

— Cette effrayante ressemblance vous oblige à être de bonne foi, car le scandale est au comble. Je suis la risée du village en ce moment. Avant que cela n'aille plus loin, voyons, vos noms et vos qualités et je vous pardonnerai d'avoir fait l'effet du spectre de Banco, et de vous être donné des airs de revenant.

— Encore une fois, n'avez-vous pas assez de témoignages de tous les gens de la maison?

— Vous voulez donc que j'envoie chercher la force publique?

— Ah! répliqua en riant l'inconnu, vous avez de la gendarmerie à Suresnes?

— Et un maire, une maison d'arrêt, et le parquet de Paris n'est qu'à quelques lieues d'ici.

— Qu'est-ce que cela me fait? Je suis en famille.

— Monsieur, ceci passe la plaisanterie, et puisqu'il faut vous convaincre et user de rigueur, nous nous résignons à tous les inconvénients.

La figure de madame de Vatteville parut en ce moment devant les fenêtres de la cour.

M. Vanneau l'appela.

— Pardon, madame, mais monsieur est le plus étrange plaisant que j'aie connu. Il ne se contente pas du succès fâcheux qu'il a obtenu, il s'entête à continuer sa plaisanterie; veuillez lui faire comprendre, vous qui savez l'histoire de madame Forestier, le danger des mystifications trop prolongées. Je ne suis pas méchant quoique j'aie été avoué, et je serais désolé de faire arrêter

quelqu'un le jour de mes noces.

Madame de Vatteville avait pris un sérieux qui contrastait avec sa physionomie piquante.

— En quoi puis-je vous servir, monsieur? dit-elle.

— En certifiant seulement les faits que vous connaissez. Vous souvient-il des circonstances du veuvage de madame Forestier?

— Parfaitement. Son mari, M. Arthur Forestier, s'est tué en suivant une chasse aux chamois qu'il avait voulu organiser avec des chasseurs de profession.

— C'est clair, dit triomphalement M. Vanneau. Les détails sont-ils précis?

— Tout ce qu'il y a de plus précis. Il paraît qu'en passant d'une roche à une autre, M. Forestier a roulé dans un précipice d'où il n'a pu être retiré.

— C'est catégorique cela. Maintenant, que pensez-vous de monsieur? dit M. Vanneau.

— Comment l'entendez-vous?

— Vous avez connu M. Forestier?

— Pendant cinq ans je l'ai vu presque toutes les semaines.

— Alors il ne vous est pas difficile de démontrer à monsieur qu'il est temps que sa mauvaise plaisanterie s'arrête.

— Pardon, dit gravement madame de Vatteville, s'il s'agit d'attester que M. Forestier et monsieur se ressemblent de manière à confondre le jugement, je suis prête. Vieillissez de six ans ce portrait peint par Giraud, et qui n'est pas seulement une chose fort belle, mais encore très-ressemblante, je crois que vous aurez exactement le visage de monsieur.

— Qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que monsieur est dans le cas de bien des gens. J'ai vu jouer *Prosper et Vincent*, j'ai lu les *Menechmes*, les arlequinades de M. de Florian, et le procès du fameux La Guerre, dit superbement M. Vanneau.

— Bon! mais, reprit l'interlocuteur de l'avoué, vous avez vu aussi la notoriété publique enterrer des gens tout vivants. Combien de soldats ont échappé à la Sibérie depuis 1812; combien de déshérités d'outre-mer sont revenus malgré les déclarations d'absence! La Suisse n'est pas si loin, et il n'y a que quatre ans que M. Forestier est mort officiellement.

— Pourquoi n'est-il pas revenu plus tôt, s'il prétend exister?

— Qui vous dit qu'il n'ait pas voulu éprouver sa veuve?

— Ah! ça, monsieur, vous prétendez être M. Forestier?

— Je ne prétends rien du tout, si ce n'est qu'à avoir en ce moment plus de droits que vous ici.

— Donc, vous revendiquez le bénéfice d'une résurrection?

— Nullement; je ne suis pas encore mort. Est-ce ma faute, si la domestique, madame de Vatteville, madame Forestier, qui en a eu une attaque de nerfs, et dix personnes, m'ont salué de ce nom?

M. Vanneau était hors de ses gonds.

— Connaissez-vous l'article 403 du Code pénal, monsieur Forestier d'outre-tombe?

— Pourquoi faire?

— L'article 403 punit le faux nom et la fausse qualité pour un usage moins abusif que celui qui caractérise votre tentative.

— De quoi?

— D'un an à cinq ans de prison!

— Quel rapport?

— Comment, dit M. Vanneau, qui devenait éramois, vous vous laissez appeler M. Forestier? vous laissez croire que vous l'êtes?

— Pourquoi non? D'ailleurs, vous l'avouez, je laisse faire; la loi ne punit pas cela quand on n'en tire pas profit. Il n'en est pas de même de la bigamie, vous savez. On pendait autrefois, aujourd'hui on emprisonne.

— Vous voyez bien que votre menace équivaut à une prise de possession usurpée, dit M. Vanneau.

— Du tout! Vous me citez les peines qui accompagnent les faux en matière de nom; je vous dis celles qui résultent de la bigamie.

— Vous êtes témoin, madame, répliqua M. Vanneau exaspéré que j'ai tout fait pour éviter à monsieur la prison et la justice. Je me lave les mains des suites; je vais requérir le maire et le garde-champêtre. Tant pis si monsieur est encore là.

M. Vanneau fit, comme on dit au théâtre, une fausse sortie.

L'attaque de nerfs de madame Forestier, les invités qui attendaient au jardin, dans la maison, les badauds auxquels était arrivée la nouvelle de l'incident, la persistance du mauvais plaisant qui venait de jeter le ridicule et le scandale dans la maison, tout rendait impossible la conclusion du mariage pour ce jour-là.

M. Vanneau renvoya les voitures, les musiciens, les invités; il fit contremander le curé de Suresnes et revint dans la pièce où madame de Vatteville et le sosie de M. Forestier étaient restés.

Mais, dès qu'il avait eu les talons tournés,

madame de Vatteville s'était mise à rire comme une folle.

— Bravo! ^{sup. alléluia} monsieur Forestier, je voudrais un ^{sup. alléluia} peu de prison pour vous faire payer votre succès! Voyez, tout le monde s'en va, les voitures s'éloignent: c'est partie remise.

M. Vanneau avait la figure d'un comique jouant les traitres par circonstance: son chapeau de travers, son habit boutonné et sa mauvaise humeur trahie par la saillie de ses lèvres et ses gros sourcils rapprochés en faisaient une caricature digne de l'exhilarant crayon de Cham.

— Un dernier mot, monsieur, dit-il en arrachant ses gants.

— Connaissez-vous ceci?

Et il mit entre les mains du revenant un papier orné d'un cachet municipal.

— Sans doute, dit l'inconnu, c'est un extrait mortuaire de la municipalité de Blatten, qui constate la mort de M. Arthur Forestier.

— Et cet autre, ajouta M. Vanneau en remettant un second papier au jeune homme.

— Une relation sommaire qui constate que M. Forestier est tombé dans le *Puits du Diable* en franchissant une roche, précipice insondable, taillé à pic, ajoute le narrateur, témoin oculaire du fait, attesté d'ailleurs par dix personnes.

AMÉDÉE AUFAUVRE.

(La suite au prochain numéro.)

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Nous aurions bien voulu dire quelques mots de la troupe équestre de M. Rancy de Chalais, mais des occupations nombreuses ne nous ont pas permis d'assister encore à ses représentations. Nous serons donc obligé de nous contenter de vous répéter ce que nous avons entendu dire par les personnes qui se sont rendues à l'Alcazar dimanche, lundi, mardi et jeudi: que les écuyères sont jolies et gracieuses, les écuyers jeunes et intrépides, les clowns d'un bon comique et d'une force peu commune, MM. Buislay, des gymnasiarques dont l'adresse n'a d'égale que leur agilité, que les chevaux dressés excitent à bon droit l'admiration des amateurs; enfin que cette troupe ne peut obtenir que de francs et légitimes succès.

F. BOILY.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Un homme ayant, un jour, été forcé de payer un tapis de billard auquel il avait fait un accroccréparable, s'en était fait confectionner une re-

dingote, un pantalon et un gilet; les bandes avaient servi à faire des guêtres et une casquette; en sorte qu'on le vit habillé de vert de la tête aux pieds jusqu'à usure complète du tapis de billard. Par une économie analogue et tout aussi exempte de préjugés à l'endroit de l'habillement unicolore, voici ce qu'a fait Mabillon: il a acheté, à une vente de matériel réformé d'un chemin de fer, du drap blanc ayant servi à garnir des wagons de première classe; ce drap, il a voulu le faire teindre en bleu, au meilleur marché possible; des teinturiers établis lui demandaient trop cher; on lui indiqua un sieur Caron, ouvrier teinturier faisant quelques petits travaux à son compte, quand il en trouve. Mabillon l'a chargé de transformer son drap blanc en drap bleu. Caron, au lieu de mettre l'étoffe dans la cuve, l'a mise au Mont-de-Piété, manière de la *passer au bleu*, dans le sens du proverbe. De là, plainte en abus de confiance.

Mabillon vient soutenir sa plainte; il s'étonne que Caron se soit conduit ainsi à son égard.

Celui-ci pourrait répondre qu'il s'est conduit ainsi parce que cela lui était plus facile que de se conduire autrement, mais il ne répond rien et attend avec calme que M. le président l'interroge.

M. le président: Vous vous dites teinturier, vous ne l'êtes pas du tout.

Mabillon: C'était une couleur, comme on dit, mais ça me servira de leçon, à bon *étendard* salut.

M. le président: Laissez répondre le prévenu. (Au prévenu): Vous n'avez aucun état?

Caron: Faites excuse, je suis épileptique?

M. le président: Comment épileptique? vous ne répondez pas à ma question; je vous dis que vous n'avez aucun état.

Caron: Eh bien, si, je vous dis: je suis épileptique; j'épile les cheveux blancs; ah! oui, je comprends, vous entendiez que je tombe du *homard*, c'est pas ça. (Le prévenu veut sans doute dire du *haut mal*.) Messieurs, j'ai eu des malheurs, je...

M. le président: Qu'avez-vous à dire sur l'abus de confiance qui vous est reproché?

Le prévenu déclare qu'il a manqué d'argent pour acheter les matières nécessaires au travail qu'il avait entrepris de bonne foi; il avait réellement l'intention de faire subir à l'étoffe du plaignant l'opération demandée:

Mais l'indigo qui doit la *teindre*

N'est pas encore fondu.

Le Tribunal l'a condamné à trois mois de prison.

MÉLANGES.

Nous rapportons dernièrement l'offre faite par un jeune conscrit d'épouser la jeune fille qui lui apporterait les 2,000 francs pour son exonération. Une personne s'est présentée qui offrait 4,000 fr.; malheureusement, en présentant le double de la somme, elle présentait aussi le double de l'âge requis. La compensation n'ayant pas paru suffisante, le jeune conscrit sera soldat.

Mlle Mars donnait un bal travesti.

Un grand bellâtre, déguisé en marquis pailleté, vint la saluer en disant que Merle, malade, lui avait remis son invitation pour rendre compte de la soirée.

— Je me suis donc décidé à venir ici m'ennuyer par procuration dans un bal...

— Comment, vous ennuyer?

Comprenant alors qu'il venait de dire une bêtise.

— Ah! m'ennuyer, reprit-il, parce que j'ai mal à la tête... le mal des gens d'esprit...

— Vous êtes donc malade aussi par procuration, monsieur? lui dit Mlle Mars en lui tournant le dos.

On écrit de Tournay:

On nous rapporte un petit incident plus comique que malheureux arrivé au théâtre samedi dernier pendant la représentation de la *Muette de Portici*. Quelques soldats de la garnison avaient été demandés pour remplir l'office de figurants. Ils devaient comprimer une révolte et on leur avait recommandé de feindre la résistance. L'un deux voyant arriver à lui l'acteur principal armé d'un poignard, se crut soudain transporté sur un champ de bataille. Il prit son rôle au sérieux et appliqua, sur la tête de l'acteur, un coup de crosse de fusil. La blessure n'offrit aucune gravité et la victime en fut quitte pour un léger étourdissement.

On assure que l'intrépide soldat sollicite le grade de caporal pour cet exploit héroïque. Le bon Flamand est persuadé que c'est grâce à lui que la révolte a été apaisée et que tout est rentré dans l'ordre.

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Ma...